

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |



POESIE.

LE CHARDON.

Le croyez-vous, lecteur, on dit que le chardon
 N'a pas toujours été laid, malfaisant, sauvage,
 Comme il est aujourd'hui ! Mère, autrefois, dit-on,
 Il faisait l'ornement des jardins du village.
 Les filles du hameau prenaient souvent ses fleurs
 Pour couronner leurs fronts, pendant les jours de fête !
 Mais, un jour (tel est donc le danger des honneurs !)
 Une Psyché le prit pour en orner sa tête,
 Tout fier de se trouver sur un aussi beau front,
 Il se crut le premier des enfants de la terre.
 Etant près d'une rose, en sa présomption,
 Il lui dit donc un jour, d'une voix haute et fière :
 Je n'ai toujours de toi qu'un regard dédaigneux,
 Me mépriserais-tu ? Pourtant la préférence
 Que je reçus hier devrait t'ouvrir les yeux.
 Dans ton peu de beauté, point tant de confiance !
 Rabats, rabats un peu de ta grande fierté !
 Je voudrais que quelqu'un vint juger notre cause,
 Ah ! l'on venait alors qui l'aurait enporté !
 L'accepte le défi, lui répondit la rose,
 Et, d'un air triomphant, soudain elle sourit.
 Et le chardon rougit de rage et de colère.
 Il voit en ce moment venir un colibri,
 Il l'appelle aussitôt : de cette rose fière
 Et de moi, dites-nous lequel est le plus beau !

Alors le colibri jette un éclat de rire :
 Compare-t-on, dit-il, le paon et le corbeau ?
 L'orgueil vous a tourné la tête, ô mon beau sire.
 Il s'envole à ces mots. Et le pauvre chardon
 Restait tout atterré de sa triste défaite.
 Et pour marquer son deuil et sa confusion,
 Et ne plus figurer au sein d'aucune fête,
 Il quitta les jardins pour les prés et les champs,
 Ferma ses belles fleurs, et se couvrit d'épines.
 Et méprisé de tous, hui, depuis ce temps,
 Il semble se complaire au milieu des ruines.
 Eternellement donc il sera bien vrai de dire
 Qu'un vain et sot orgueil ne peut que tout détruire !

M.

MADRIGAL.

En voyant la photographie de P. L.
 Depuis longtemps ses chants divins,
 D'une céleste lyre
 Graves accents, légers et doux refrains
 Que l'écho se plaît à redire,
 Ces chants si doux,
 Depuis longtemps, s'évoquent jusqu'à nous,
 Et nous ravissent tous.
 Je viens de voir la noble image
 Du poète qu'en tout lieu
 On comble d'un juste hommage :
 C'est la figure d'un dieu.

* * *

LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

—Ainsi, c'est chose convenue, madame; vous acceptez à l'avance mes conditions.

—Oui, monsieur.

—Maintenant, je vous demande trois jours pour décider mon fils; dans trois jours, je viendrai moi-même vous apporter sa réponse.

—C'est bien, monsieur le duc.

Le vieillard tendit sa main sèche à madame Warner qui, par politesse, la serra dans la sienne, puis se retira.

Et quand il fut parti, Alice se jeta dans les bras de sa mère en pleurant.

—Comme il nous a humiliés, dit-elle: oh! ma mère!

—Du courage, mon enfant! murmura madame Warner; Dieu te rendra plus tard, auprès de ton époux, le bonheur qu'il t'a retiré depuis quelque temps dans cette maison.

—Du bonheur! interrompit Alice: oui, autrefois je l'avais rêvé, car autrefois tu étais ma mère, mais aujourd'hui...

—Aujourd'hui, je suis ta mère encore...

—Tu le seras toujours, mais mon bonheur passé ne reviendra plus, oh! non, il ne reviendra plus.

—Tu m'aimes donc moins?

Alice la serra contre son cœur.

—Je t'aime davantage, bonne mère, car je t'appellerai toujours ma mère, oh! personne ne m'en empêchera.

—Mais pourquoi seras-tu moins heureuse, mon enfant?

—Je ne sais ce que je dis, je suis folle; mais j'ai tant souffert en si peu de temps!

Et se jetant de nouveau à son cou:

—Oui, tu seras toujours ma mère; toujours!

Après le départ de madame Warner, d'Alice et du duc de Morand, Marguerite et le fou restèrent ensemble; pendant quelques secondes le vieillard se tint éloigné de sa fille qui se tenait debout et la tête inclinée; il la regarda avec une indicible tristesse, puis il s'approcha doucement d'elle et lui prit la main en tremblant.

—Oh! ma fille, murmura-t-il.

—Mon pauvre père! répondit-elle.

Le vieillard porta la main à son front avec désespoir.

—Je suis né sous une mauvaise étoile, continua-t-il lentement: ma destinée a toujours été de jeter le désespoir dans le cœur de ceux que j'affectionnais le plus. Depuis vingt ans que tu aurais pu être heureuse, mon enfant, je te suis fatal, moi! et cependant Dieu sait si je t'aime! mais toujours ma tendresse a été mal employée.

Marguerite le regarda avec des yeux suppliants.

—Autrefois, afin de te sauver du déshonneur,

reprit-il, j'ai tué celui que j'avais refusé de nommer mon fils.

Marguerite courba la tête, comme accablée par ce souvenir.

Le vieillard poursuivit d'une voix toute pleine d'émotion:

—Tu as expié par dix-sept années de douleurs et d'infortune le meurtre que j'ai commis; puis, quand le ciel, lassé de te voir souffrir, allait répandre quelque joie sur ta vie, je suis venu, moi, et comme un génie funeste j'ai renversé l'édifice de ton bonheur.

Marguerite leva solennellement la main vers le ciel.

—Tout ce qui est arrivé, mon père, dit elle, était écrit là-haut.

—Moi seul ai tout fait, interrompit le vieillard: ta fille serait devenue peut-être la femme de celui qu'elle aimait; personne excepté moi ne savait ton secret, je l'ai divulgué dans un mouvement de colère, j'ai menacé, j'ai insulté; enfin, j'ai rendu impossible ce qui aurait pu ne pas l'être! tu avais retrouvé ton enfant et je te l'arrache une seconde fois d'entre les bras; oh! je te suis bien fatal, ma pauvre fille!

Et en achevant ces mots il sanglotait amèrement.

Marguerite lui prit affectueusement la main et le regarda avec une douleur mêlée de tendresse.

—Je n'aurais jamais été heureuse, répondit-elle: Alice ne doit ni ne peut m'aimer, et sans son amour il ne pouvait exister de bonheur pour moi; cette rétractation qui m'a déchiré le cœur était nécessaire à la félicité de ma fille,—à son avenir;—j'ai réparé la moitié du mal que j'avais causé ce matin; il me reste à réparer l'autre et je suis résignée.

—Résignée! et à quoi? dit le fou dont l'œil brillait.

Marguerite s'approcha de lui, et s'inclinant à demi:

—Donnez-moi votre main à baiser, mon père, répondit elle, car demain vous ne le pourriez plus.

Le vieillard recula; la surprise enchaîna pour ainsi dire sa voix pendant quelques instant, et ses lèvres tremblaient; tout son visage était rempli de terreur.

—Je ne le pourrai plus! dit-il enfin: et pourquoi?

—Je vais partir, mon père; je vais abandonner ce pays où hier encore j'espérais tant de bonheur, où aujourd'hui tout est anéanti.

—Tu veux partir!

Marguerite l'entraîna doucement près d'un fauteuil, et doucement le força de s'y assoir, puis se plaça à côté de lui, et d'une voix insinuante:

—Le repos de ma fille est attaché à mon dévouement, reprit-elle: et je n'hésiterai pas; Alice aime le fils du duc de Morand, et malgré ma rétractation,—je l'ai bien vu,—il n'a pas ajouté complètement foi à mes paroles; une mère qui renie son

enfant bien aimée, qui renonce à ses droits publiquement, son amour maternel, n'a pu le convaincre, et je veux qu'il soit convaincu, persuadé.

—Et pour cela tu veux partir ! s'écria le fou.

—Oui, fit Marguerite en remuant la tête.

Le vieillard se leva.

Marguerite le força encore à se rasseoir.

—Moi partie, il croira que je n'étais pas sa mère, reprit-elle avec fermeté et sans aucune émotion : qui donc, mon Dieu ! oserait en douter après un tel sacrifice ?

—Toi partir ! je ne le veux pas.

—Ne me retirez pas le peu de courage qui me reste, mon père ; l'énergie s'use dans le malheur, et j'ai besoin de toute la mienne afin de persévérer dans cette résolution horrible ; moi partie, le due continuera à unir son fils avec Alice. Eh bien ! je songerai quelquefois que j'ai laissé ma fille heureuse, et cette pensée réjouira par moment la pauvre mère qui sera volontairement exilée de son enfant.

Le vieillard l'attira tendrement sur ses genoux, et lui prit la tête à deux mains, puis lui embrassa le front, les cheveux, et la serra contre son cœur sans prononcer un mot ; mais son silence était si rempli de désespoir, de douleur, que Marguerite était sur le point d'abandonner sa résolution ; il fallut tout son amour pour sa fille afin qu'elle persistât dans le projet qu'elle avait formé.

Elle essaya de se soustraire aux caresses de son père ; mais le vieillard l'étreignit plus fort dans ses bras, et leurs deux visages se touchèrent dans cette espèce de lutte, et Marguerite sentit couler sur ses joues brûlantes les larmes qui s'échappaient silencieusement des yeux de son père ; en ce moment, toute sa force la quitta, mais le souvenir de sa fille se dressa devant elle ; elle fit un violent effort et se dégagea des bras qui la retenaient.

Le vieillard alors demeura sur son fauteuil, immobile, les yeux baissés et remplis de larmes ; il ne prononça pas un mot, mais sa poitrine se soulevait avec effort et ses mains amaigries se crispaient.

Marguerite eut pitié de lui, et se repentit de son cruel courage ; elle s'approcha, prit une de ses mains et la porta à ses lèvres, puis la couvrit de baisers.

Son père la regarda.

—Comment as-tu pu former un pareil dessein ? murmura-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots ; mais tu n'as donc pas songé à ton pauvre et vieux père que ton abandon laisserait dans l'affliction ?

Marguerite garda le silence.

Il continua d'une voix toujours affaiblie, et toujours entrecoupée de sanglots :

—Sais-tu qu'un pareil projet est impie ?

Marguerite leva ses yeux vers le ciel.

—Je suis vieux, ma fille ; excepté toi, je n'ai plus personne qui m'aime ; quand je t'ai revue, tu te le rappelles, l'émotion a failli me tuer ; je pleurais et je riais tout à la fois, j'étais plus fou, plus délirant qu'au milieu de tous mes accès de folie ; et tu veux me quitter maintenant ! tu refuses de rester près de moi qui ai si peu de temps à te voir ! mais, si tu pars, mon enfant, je mourrais, moi !

Il se laissa glisser de son fauteuil jusqu'à terre, et s'agenouilla presque devant sa fille.

—Grâce ! grâce, dit-il, pour un vieillard qui te demande la vie ! grâce pour ton père en cheveux blancs, qui te supplie à mains jointes de lui conserver sa fille !

Marguerite le releva en détournant la tête ; ce spectacle lui serrait le cœur, toutes les larmes de son père étaient autant de reproches muets pour elle.

—Mais n'aurez-vous point près de vous, répondit-elle, un second enfant qui vous consolera de l'absence du premier ? vous la verrez chaque jour, mon père, vous serez, comme autrefois, son conseil, son appui, son protecteur invisible ; eh bien ! quand vous serez trop triste, vous lui parlerez de moi quelquefois, sans lui dire que je suis sa mère et pendant ce temps la pauvre exilée songera à vous aussi, et ses lèvres murmureront pour votre bonheur une prière que Dieu ne repoussera point.

—Non, non, ma fille, demeure : demeure, je t'en supplie, interrompit le vieillard : sans mes emportements, tu serais encore près de ton enfant. tu ne songerais point à la quitter ; eh bien ! puisqu'il faut que quelqu'un se dévoue ici pour elle, moi seul je me dévouerai, oui, je me dévouerai reprit-il avec force ; oui, j'aurai le courage de partir ! je suis bien vieux, continua-t-il : je n'aurai donc que peu de temps à souffrir ; toi, tu es jeune encore, tu souffrirais trop longtemps avant de pouvoir mourir ; quelques jours me restent à peine, il vaut donc mieux que ce soit moi qui m'éloigne ; qui sait ? Dieu me pardonnera peut-être mon passé en voyant tout ce que j'aurai fait pour le racheter et le réparer.

—Non, mon père, répondit Marguerite, vous ne pouvez songer à cela ; moi seule je suis un obstacle au bonheur de ma fille, moi seule je dois donc me sacrifier ; tout autre sacrifice serait inutile ; vous resterez auprès d'elle, vous ; Dieu, croyez-le bien, n'approuve pas les dévouements stériles.

Mais le vieillard ne l'écoutait plus, il était tout entier dans ses projets.

—Ce n'est pas d'aujourd'hui, mon enfant, que m'est venue cette idée, dit-il : depuis longtemps je songeais à mon pays, je le rêvais au milieu de mes longues nuits ; je voulais contempler une fois encore ce vieux donjon où j'ai reçu le jour, où ton frère est né ; je voulais m'asseoir une fois encore au foyer de mes pères, parcourir ce parc où toute enfant j'aidais tes premiers pas, m'agenouiller sur la pierre du tombeau où est couchée ma mère ; ah ! mon enfant, mourir après un long exil dans sa patrie, et au milieu de ses souvenirs, c'est presque revivre : et ce bonheur-là tu ne me le retireras point, n'est-il pas vrai ?

—N'espérez pas que je consente jamais à ce que vous vous en alliez, reprit Marguerite ; je vous en empêcherai, mon père, je m'attacherai à vous, j'embrasserai vos genoux, et si, malgré mes larmes, mes sanglots, mes prières, vous refusez de m'entendre, eh bien ! je vous suivrai, et si plus tard j'apprends que ma fille est malheureuse, oh ! alors, je n'accuserai que vous de son malheur.

Madame Warner entra en ce moment, Marguerite essuya ses larmes, le vieillard s'inclina.

—Marguerite, j'ai à vous parler, dit madame Warner.

Le fou se retira lentement.

XXIII.

Madame Warner attendit que le vieillard se fût éloigné ; elle s'approcha alors de Marguerite, lui prit une main qu'elle porta contre son cœur, et elle l'y tint longtemps en silence. Marguerite ne témoigna ni joie ni étonnement, mais de l'embaras.

—Merci, dit enfin madame Warner, merci, madame, de ce que vous avez fait.

Marguerite la regarda avec calme.

—Merci, répéta encore madame Warner tout émue.

—Vous ne me devez aucun remerciement, répondit Marguerite d'une voix douce.

—Je ne vous dois aucun remerciements, dites-vous, à vous qui vous êtes sacrifiée, à vous qui avez renié votre enfant, votre amour, votre bonheur !

—Je n'ai rempli qu'un devoir, madame, rien qu'un devoir !

—Le devoir ne vous commandait pas un pareil sacrifice ; aussi voulais-je m'y opposer. Ah ! Dieu vous récompensera, madame, pour tout ce que vous venez de faire, et la félicité de votre fille sera la première récompense que vous recevrez.

Marguerite écouta froidement ces paroles, puis se recueillit pendant quelques secondes ; son visage, pour celui qui l'eût observé attentivement, était d'une mobilité imperceptible, mais effrayante. Deux plis se croisaient et disparaissaient bientôt entre ses sourcils comprimés, ses lèvres se contractaient par moment et trahissaient la lutte continuelle de son âme ; madame Warner, accablée par ses émotions, ne vit rien, ne devina rien ; puis le visage de Marguerite reprit sa tranquillité insouciant, ses yeux s'étoignirent presque, ses lèvres se déplièrent, ses sourcils devinrent immobiles, et la pauvre femme répondit froidement :

—Alice n'est point ma fille, madame.

Et comme si ces paroles l'eussent brisée, elle s'arrêta et sa poitrine se souleva lentement, mais sans efforts.

Madame Warner crut, en écoutant ces paroles, être frappée de la foudre ; elle écouta un instant comme anéanti sous le coup ; Marguerite, pendant ce temps, s'était remise de son trouble involontaire et pouvait lutter de nouveau.

—Alice n'est point votre fille ! dit enfin madame Warner sortant de son anéantissement.

—Non, madame, répondit Marguerite impassible.

Madame Warner frissonna de nouveau en l'entendant ; puis elle regarda autour d'elle, toucha de sa main le fauteuil placé à ses côtés ; et cependant, malgré cela, elle crut encore rêver ; une fièvre ardente consumait ses veines, le sang coulait rapidement de son cerveau à son cœur, elle suffoqua it.

—Alice n'est point votre fille ! murmura-t-elle.

—Non, madame.

—Mais qui donc êtes-vous ?

—Une ancienne servante de la mère d'Alice, madame.

—Vous mentez ! s'écria madame Warner : oui, vous mentez ; vous êtes la mère d'Alice.

Marguerite ne fit aucun mouvement, ne répondit par aucune parole ; elle inclina seulement la tête. Madame Warner parcourait à grand pas la chambre, et murmurait quelques mots entrecoupés ; tout à coup elle se plaga devant Marguerite, et lui étrenant le bras avec violence :

—Vous mentez, dit-elle.

—J'ai parlé selon la vérité.

—Et alors tout ce que vous m'avez dit il y a huit mois était un mensonge ?

Marguerite hésita, mais une minute seulement.

—Oui, madame, répondit-elle.

—Vous convenez donc que vous m'avez basement trompée ? continua madame Warner tristement.

—Oui, madame.

—Et toutes ces larmes que vous avez répandues, tout ce désespoir que vous avez témoigné...

—Tout cela était feint.

—Et quand vous êtes venue en ce pays et que vous m'avez retrouvée, ce récit de souffrances atroces, tous ces projets de suicide... ?

—Tout cela était feint aussi.

—Mais vous vous êtes traînée à mes pieds en me suppliant de vous rendre votre enfant, vous m'avez implorée, vous m'avez bénie...

—Tout cela était feint encore.

—Et dans quel but ?

—Je voulais avoir la fortune abandonnée par testament à Alice.

—Et vous prendriez Dieu à témoin de vos paroles ?

—Je vous ai menti, madame, quand je vous ai dit qu'Alice était mon enfant ; je n'ai jamais eu d'enfant, moi ! j'avais appris que le baron de Wiedland laissait par sa mort une immense fortune à sa petite-fille, et j'ai conçu la pensée de m'emparer de cette fortune au moyen d'un mensonge et d'une trahison.

—Non, madame, tout cela n'est pas, ne peut pas être ; on ne trouve pas dans sa voix des sanglots pour demander un enfant qui ne nous appartient pas ; la douleur et le désespoir ont des accents qui font tressaillir même les cœurs les plus arides, et moi, madame, moi à qui vous alliez lever le repos, moi dont vous exigiez la vie, j'ai tressailli, j'ai pleuré, je me suis agenouillée devant vous, et cela parce que j'ai compris que vous étiez la mère d'Alice, oui, sa mère ! et maintenant vous venez me dire qu'elle n'est point votre enfant, et vous me donnez pour prétexte que vous n'avez, en agissant ainsi autrefois, qu'un seul but, celui de vous emparer de sa fortune ! Eh bien ! moi, je vous déclare, madame, que ceci est faux : quand vous vous êtes présentée chez moi la première fois, je vous ai offert, dans mon affliction, toute ma fortune, afin que vous me laissiez mon enfant, du moins celle que je nommais mon enfant, et vous avez repoussé cette offre, comme vous deviez le faire, avec indignation et mépris ! Que me répondrez-vous à cela ? J'ai voulu vous rendre riche, vous l'avez refusé ; si la fortune d'Alice vous tentait, comme vous le soutenez, pourquoi n'auriez-vous pas accepté celle que je vous offrais ? Ah ! madame,

continua-t-elle, que vous ayez dit devant le duc de Morand qu'Alice n'était point votre fille, que vous m'avez demandé pardon publiquement de m'avoir trompée, que vous ayez imploré l'indulgence d'Alice; je le comprends, l'amour d'une mère renferme de si beaux dévouements que celui-là ne m'a pas autant surprise qu'affligée; et puis, il s'agissait de l'honneur de votre fille, et c'était après tout une joie pour vous peut-être de vous dire : J'ai conservé l'honneur de mon enfant ! Mais que vous persistiez lorsque nous sommes seules, à dire vous n'êtes point sa mère, eh bien ! madame, c'est un crime ! oui, un crime, car si Dieu condamne tout enfant qui renie sa mère, il condamne aussi toute mère qui renie son enfant !

—Je ne suis point la mère d'Alice, répondit Marguerite.

Elle fit un pas vers la porte.

Madame Warner la retint.

—Laissez-moi partir, madame, continua Marguerite : ma présence est inutile dans cette maison ; d'ailleurs, je ne trouve ici que des remords, et je tiendrai ma promesse : je m'éloignerai de ce pays, je m'en éloignerai demain et pour toujours. Vous, madame, vivez heureuse auprès de cette enfant que vous avez élevée et dont votre amour vous a rendue la mère ; vivez sans inquiétude ; Marguerite de Wiedland ne sera jamais un obstacle à votre félicité, ni à celle de votre fille adoptive, Marguerite est morte, madame.

—Non, madame, elle n'est pas morte, mais elle est devant moi, s'écria madame Warner ; oui, elle est devant moi ! Croyez-vous donc que j'aurais consenti et que je consentirais encore à vous regarder comme sa mère, continua-t-elle, si j'avais le moindre doute ? mais du jour où je vous ai vue pour la première fois, madame, j'ignorais ce qui vous amenait chez moi d'abord, mais en vous regardant je l'ai deviné de suite : vos yeux ont perdu de leur éclat, madame, dans les veilles et les chagrins, mais ils sont de la même couleur que ceux d'Alice, comme ceux d'Alice ils sont doux et pénétrants ; votre voix quoique usée par la douleur a le même accent que celle d'Alice, comme celle d'Alice elle est triste, et sa tristesse va droit à l'âme ; votre visage sans ressembler à celui de votre fille a les mêmes lignes et les mêmes contours, et en vous voyant sourire on croit voir sourire votre enfant. Tout en vous c'est elle : même démarche, même son de voix, même regard, même tristesse, oui, madame ; et vous pouvez me croire, car si quelqu'un autre que vous était venu me demander mon enfant, ma tendresse pour elle m'eût donné le don de divination, et je me serais écriée : Vous n'êtes pas sa mère !

Marguerite était émue, elle détourna un peu la tête pour cacher une larme qui glissait sur sa joue ; madame Warner aperçut cette larme, et se jetant aux genoux de Marguerite :

—Vous voyez donc bien que vous êtes sa mère, dit-elle, puisque vous pleurez en entendant prononcer son nom.

Marguerite ne répondit pas.

—Je suis à vos genoux, continua madame Warner, je les embrasse ; au nom du ciel, ne résistez pas plus longtemps à mes prières ;—ce que vous faites ici n'est que dans l'intérêt de votre fille, mais

Dieu lui-même ne l'exige pas, non, car Dieu ne veut pas que vous mourriez !—Oh ! demeurez, demeurez près de nous, madame, vivez dans ma maison, vivez pour votre Alice, qui vous aimera un jour comme elle m'a aimée jusqu'à présent ; le duc de Morand ignorera tout, tout, et Alice épousera son fils. Eh bien ! si vous craignez que votre présence ne soit un obstacle à ce mariage, eh bien ! feignez de partir, et revenez en secret, oh ! je vous en supplie, madame, je vous le demande à genoux, tout le bonheur que votre fille m'a donné, je veux vous le rendre. Vous ne savez pas, continua-t-elle à voix basse, lorsque plus tard Alice sera bien habituée à vous, lorsque son affection pour vous sera aussi grande que son affection pour moi, eh bien ! alors, nous lui apprendrons tout, vous tomberez dans ses bras et vous lui direz que vous êtes sa mère ! et elle sera heureuse toujours, car au lieu d'une mère que Dieu envoie à tous les enfants, Dieu lui en aura donné deux ! dites, le voulez-vous ?

Et en prononçant ces mots, madame Warner pleurait ; d'une main elle tenait la main droite de Marguerite qu'elle couvrait de larmes et de baisers, de l'autre elle s'attachait à elle, et Marguerite, pâle, bouleversée, ne se sentait plus le courage de résister, madame Warner le remarqua.

—Nous serons si heureuses près de notre enfant, reprit-elle ; vous l'aimerez, vous la nommerez votre Alice, votre enfant, votre fille, et je n'en serai pas jalouse, et je vous sourirai.

En ce moment, on entendit la voix d'Alice ; Marguerite trembla, tressaillit ; madame Warner devint plus suppliante ; Marguerite allait céder, lorsque tout l'inflexible orgueil du duc de Morand se retraça à sa pensée ; elle écarta la main qui l'enlaçait, la repoussa doucement, puis se dirigeant de nouveau vers la porte malgré les efforts de madame Warner, resta un instant debout sur le seuil ; Alice parut ; alors Marguerite rassembla toute son énergie :

—Je ne suis pas sa mère, dit-elle.

Et elle s'éloigna rapidement.

Madame Warner était mourante.

Nous ne rapporterons point ici ce qui se passa entre Alice et sa mère ; bientôt madame Warner témoigna le désir de rester seule chez elle, et Alice affligée se retira. Rentré dans son appartement, madame Warner songea à son entretien avec Marguerite, et par moment des doutes s'élevaient dans son esprit, puis bientôt la réalité accourait et renversait tous ces doutes, tous ces problèmes. Elle se rappelait alors tout ce qu'elle avait fait, elle, pour son enfant d'adoption, tous les sacrifices qu'elle s'était volontairement imposés, tous ceux qu'elle était prête à faire ; mais tous ces dévouements tombaient devant le seul, devant l'unique dévouement de Marguerite, ; et elle se confessait bien tristement que l'amour de cette femme pour Alice était de beaucoup plus grand que le sien.

—Oui, elle l'aime mieux que moi qui l'aime tant, pensait-elle : car l'amour ne consiste pas à faire le bonheur de ceux sur lesquels on reporte son affection, mais le sacrifice complet de son bonheur à ceux que l'on aime.

Et elle pleurait en ce moment : pour prouver à sa fille combien était immense son affection, elle eût voulu que le hazard amenât un de ces événements inouis, et impossibles ; elle était honteuse de l'amour de Marguerite pour Alice, et honteuse de ce que cet amour rapetissait le sien.

—Des larmes ! toujours des larmes ! rien que des larmes ! se disait-elle : elle n'en a répandu qu'une seule, elle, et cette larme lui a plus coûté à répandre que tous les miennes ensemble. Il fallait que l'une de nous se dévouât pour Alice : j'ai pleuré, moi ; elle, sa mère, a accompli le sacrifice exigé ; oh ! j'aime moins Alice qu'elle, moi si vaine de mon amour !

Elle était bien pâle en parlant ainsi ; elle se traîna jusqu'à son canapé, se laissa tomber dessus et pensa ; oh ! combien tristes étaient ses pensées, et qu'amères devaient être les pleurs qu'elle versait !

—Elle va s'éloigner, murmura-t-elle : s'éloigner pour toujours, et moi je resterai ; sa vie va se consumer dans le désespoir, et moi dans quelques jours, quand je verrai Alice heureuse, mes chagrins s'en

iront, je redeviendrai heureuse du bonheur de ma fille, et j'oublierai peut-être à quel prix ce bonheur a été acheté ; elle ira loin, bien loin de ce pays, et moi j'y demeurerai ; elle parcourra le monde en exilée afin de fuir sa douleur ; son existence sera un supplice de chaque jour, et la mienne une fête continuelle.

Elle leva les yeux au ciel.

—Non, cela ne sera pas.

Elle sembla méditer de nouveau.

—Elle en mourrait, continua-t-elle, oui, elle en mourrait, et je ne dois pas la laisser mourir ; je ne veux pas qu'elle accomplisse jusqu'à la fin son horrible projet ; les remords d'ailleurs me poursuivraient partout, empoisonneraient ma vie, mon repos, ma félicité, et j'en mourrais à la longue ; cette femme sera heureuse, moi seule me sacrifierai ; elle m'a donné l'exemple, c'est un avertissement du ciel, et ma résolution est prise, elle est irrévocable.

Elle alla à son secrétaire, l'ouvrit, en tira un papier et écrivit à la hâte.

(A. CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE VIII.

(Suite.)

Nous touchions presque aux roches et nous avions fait encore une fois le sacrifice de notre vie, lorsqu'une vague énorme nous enleva sur sa croupe et, par-dessus tous les brisants vint nous déposer, un peu brusquement peut-être, mais sains et saufs en tous cas, sur le sable fin du rivage.

Derrière nous, la vague, en se retirant se fendilla en grappes échevelées parmi les roches, comme la gerbe de blé sous les dents du cylindre d'un moulin à battre.

Nous n'avions pas de temps à perdre. Sauter à terre et traîner notre canot derrière nous, avant l'approche de la seconde vague, fut pour nous l'affaire d'un instant.

Nous étions trempés comme des rats d'eau, mais nous étions en lieu sûr, du moins pour le moment.

Notre premier mouvement fut de nous jeter à genoux sur le sable et de remercier Dieu de nous avoir si miraculeusement sauvés.

Les esprits forts trouveront peut-être cela puéril. Ils auront tort. Car c'était un spectacle véritablement touchant que celui de ces quatre chasseurs au teint hâlé, tout moulus et les habits trempés, s'agenouillant sur le sable humide, loin de la vue des hommes, pour exprimer leur gratitude à l'Éternel, dans une simple, mais fervente prière.

Ce devoir rempli, nous primes notre canot que nous appuyâmes contre un rocher, et après nous être dépouillés d'une partie de nos habits mouillés et nous être roulés dans nos couvertes, sous ce frêle

abri, nous tombâmes bientôt dans un profond sommeil.

CHAPITRE VIII

L'ILE DU GRAND MANITOU.

Les îles *Manitou*, comme plusieurs de nos lecteurs le savent, sont situées au Nord-Est du lac Michigan, environ soixante milles Nord de la rivière Manistée. Il y en a donc, qui portent respectivement les noms de *Grand* et de *Petit Manitou*.

A cette époque, l'île du grand-Manitou était le rendez-vous des Pottouatomis. Cette tribu, la plus puissante de toutes celles de l'Ouest, en est peut-être aussi la plus cruelle, malgré les sentiments d'amitié qu'elle professe à l'égard des blancs. Elle se laisse aller aux atrocités les plus révoltantes, surtout lorsqu'elle est à peu près certaine de l'impunité.

Nous n'avions pensé à rien de tout cela avant de nous endormir, absorbés que nous étions par le souvenir du terrible danger qui nous avait environnés et par la manière miraculeuse dont nous en avions été tirés.

Mais à notre réveil, l'idée des Pottouatomis se présenta bientôt à notre esprit.

Il était huit heures et demie du soir et nuit close. Nous nous étions endormis avec nos habits mouillés, et nous nous sentions les membres un peu

raides, indépendamment du froid que le bouleversement de l'atmosphère et les ombres de la nuit avaient amené.

Jules alluma un grand feu pour sécher nos habits, et nous réchauffer.

L'endroit où nous avions débarqué, ou plutôt, où nous avions été déposés par la vague —, formait une espèce de retraite dans le rocher, et n'était accessible que du côté de l'eau. Tout au tour du côté de l'île, s'élevaient à une grande hauteur des masses de rochers perpendiculaires. L'espace que nous occupions avait environ soixante pieds de diamètre. Un peu sur la gauche et près du rivage, il y avait un rocher isolé et crénelé, dont la base du côté du lac, avait été creusée en forme de fer à cheval, par les efforts de la vague. L'eau en s'engouffrant dans cette cavité, produisait des détonations sourdes comme les roulements lointain d'un tambour.

Nous avions fait notre feu à l'abri de ce rocher, et du côté opposé à celui qui regardait le lac. Nous avions renversé notre canot en guise de tente, et nous étions à sécher tranquillement nos habits, lorsque tout-à-coup, des cris sauvages épouvantables se firent entendre, par-dessus les sifflements de la tempête.

—Je crois que tous les diables sont déchaînés, dit Jules en sortant sa tête de sous le canot, pour tâcher de voir ce qui se passait. — Eteignons vite ce feu, poursuivit-il, si nous voulons sauver notre peau : il y a plus de cent Indiens qui nous guettent du haut des rochers. Le vent aura emporté la fumée et les étincelles par-dessus les crans, et ces oiseaux de proie sont venus voir ce que cela veut dire. Ils paraissent indécis et ne savent pas combien nous sommes. C'est pour cela qu'ils ont poussé leurs cris, afin de nous faire sortir. Mais ils se sont trompés ; nous ne leurs donnerons pas la chance de nous compter.

—Bien, voilà le feu éteint, poursuivit-il, maintenant qu'ils ne peuvent plus rien voir, transportons nos pénates de l'autre côté du rocher.

Le déménagement s'opéra en peu de temps. Le fracas des vagues qui se brisaient sur les crans nous favorisait en étouffant le bruit de nos mouvements.

Notre situation était loin d'être confortable. Nos habits n'étaient pas encore secs et le vent de nord-est les glaçait sur nous.

—Orrrré nom ! La brise est amère, dit Noël, dont les dents claquaient. Et s'il faut rester comme cela d'ici au jour !

Il n'eût pas le temps d'achever, Jules, d'un vigoureux croc-en-jambe, lui fit exécuter une maîtresse pirouette.

—Il faut nous réchauffer et nous sécher de quelque manière, dit-il ; voilà mon moyen.

Les cabrioles se succédèrent dans l'ombre tant et si bien, qu'à la fin nous étions essoufflés et rendus ; mais la chaleur était revenue et nos habits étaient un peu séchés.

Nous nous arrêtâmes pour nous reposer un peu lorsqu'un éclair sillonna la nuit et une détonation se fit entendre.

Nous nous rappelâmes que nous n'étions pas seuls.

La mer était trop grosse pour songer à nous risquer sur l'eau. Il fallait attendre.

Nous couchâmes notre canot sur le côté et nous l'ensablâmes du mieux qu'il nous fut possible.

Derrière ce rempart, il fallait passer le reste de la nuit.

—Les Peaux-Rouges ne risqueront pas une descente avant le jour dit Jules ; au moins cela n'est pas présumable. Nous allons donc tâcher de faire un somme.

Après nous êtres roulés dans nos couvertures, nous tâchâmes de reposer ; mais la chose n'était pas facile, quoique chacun de nous montât la garde à son tour, ceux qui dormait avait le sommeil plein de cauchemar, et j'avoue, pour ma part que j'ai depuis ce temps, passé des nuits plus paisibles.

A la petite pointe du jour, nous étions debout, pour nous rendre compte de la situation ; nous savions qu'il y avait des Indiens, mais nous ignorions leur nombre ; ils nous fallait donc faire leur recensement, ce qui n'était pas facile.

Voici cependant ce que Jules trouva dans son imagination, pour arriver à ce résultat.

Il accrocha son habit sur un fagot qu'il couronna de son feutre et éleva tranquillement cet appareil au-dessus du rocher ; puis il se plaça lui-même derrière le fagot sachant bien que les Indiens pour ne pas avoir l'air de se laisser duper par les apparences ne tireraient pas un coup. Il écarta doucement une manche et put voir ce qui se passait.

—Donne-moi vite ma carabine, dit-il en se penchant vers moi.

Je lui passais l'arme, et il fit feu presque aussitôt.

—Va chien de Peau-Rouge dit-il, en se glissant promptement à terre avec le fagot.

Les Indiens répondirent par une douzaine de coups de feu. Mais il était trop tard ; les balles passèrent au dessus de nos têtes, ou s'applatirint sur le rocher.

—Sur quoi as-tu donc fait feu ? lui demandai-je.

—Imagine-toi qu'un de ces mécréants a eu l'audace de se faire descendre par une corde, afin, je suppose, de voir combien nous sommes et ce que nous faisons : son indiscrétion lui à coûté cher. Il touchait presque le sol lorsque j'ai tiré, ses camarades l'on remonté avec une once de plomb dans la poitrine. J'espère bien qu'il n'en guérira pas, et que ses semblables seront peu pressés de renouveler l'expérience. Tenons-nous sur nos gardes, néanmoins.

—Si ce Nord-Est peut diminuer un peu, remarquai-je, nous pourrions opérer notre sortie à la nuit close.

—Cela ne nous fera pas longtemps à attendre, dit Noël ; une quinzaine d'heures seulement dans cette douillette situation ! Ce n'est franchement pas la peine d'en parler ! Pourvu toujours, que nous ne soyons pas exterminés d'ici lors.

—Allons, dit Jules, voilà encore les idées sombres qui le reprennent. Tâche de voir plutôt ce qui se passe là-bas ; cela changera peut-être le cours de tes pensées. Grimpe au haut du rocher et dis-nous ce que font nos amis. Attends un peu ; prends cette couverture pour te servir de bouclier et ne crains rien. Ne te presse pas de t'exposer ; seulé-

ment quand je crierai « à terre » ! sois leste à descendre.

Noël mit la couverture sur le même fagot qui avait déjà servi à Jules, et après avoir monté le long du rocher, il souleva doucement son engin au-dessus de la crête.

Dès que la couverture parut, les Indiens firent feu de toute parts.

Mais pendant ce temps, j'avais pu me glisser à l'extrémité sud sans être remarqué des Indiens que la couverture de Noël avait fait regarder vers le centre.

Je vis un Peau-Rouge descendant au moyen d'une corde, de la même manière que le premier. Je fis feu, et nous comptons un ennemi de moins. J'eus tout le temps de retraîner en ordre, avant de recevoir la décharge du coup opposé.

Nous en tuâmes dix à peu près, dans les mêmes circonstances. Mais ils étaient entêtés en diable et paraissaient déterminés à venir nous serrer la main, quoi qu'il en coûtât. Les deux derniers étaient descendus ensemble, et il m'avait fallu décharger les deux coups de ma carabine, ce qui avait mis ma vie en danger ; car les sauvages avaient eu le temps de loger une balle dans mon mouchoir qui occupait le fond de mon feutre.

D'un autre côté, Edouard s'était fait emporté,

mais bien réellement cette fois, un petit morceau de l'oreille.

— Il faut trouver un autre moyen, dit Jules ; cela ne peut pas continuer ainsi nous risquons trop, et il finiront par nous envahir. — Voyons, poursuivait-il, combien avons-nous de couvertes ? — Cinq, dit Noël qui les apportait déjà.

— Et ma petite peau d'ours qui fait six, dit Edouard.

— Bien, mes amis. Apportez-moi tout cela et roulez-le-moi de cette manière, tenez : autour des bras, des jambes, de la tête. Bon ! la peau d'ours pardessus, et surtout aux endroits dangereux. Vite ! le temps presse ! ficelez-moi cela : Ah ! dam ! Voilà ; maintenant je suis armé en guerre.

En moins de dix minutes, nous avions habillé Jules d'une manière *imperméable* à la balle comme il le disait. Sa tête et tout son corps étaient enveloppés avec les couvertes et la peau d'ours, ceinturées avec les cordes de notre voile, et tellement astiquées qu'il avait l'air d'un monstre épouvantable, sa taille, déjà haute, semblait avoir pris des proportions gigantesques.

— Maintenant dit-il, laissez-moi faire ; seulement, placez vos carabines chargées le long du cran-

(A CONTINUER.)

PROVERBES CULINAIRES.

- | | |
|--|--|
| <p>5. Qui veut manger avec plaisir ne voie pas faire le cuisinier.</p> <p>5. Qui veut préparer la viande en est souvent rassasié sans en goûter.</p> <p>2. Il faut connaître la femme qui a fait le boudin dont on mange.</p> <p>2. Si le plat n'est pas net, ce qu'on y met se gâte.</p> <p>4. Morceau de mauvais pain, ne le mange ni ne le donne à ton chien.</p> <p>4. Anguille en pâte et lamproie en sauce noire (escabechada, escabèche, espèce de civet, en Espagne).</p> <p>1. Saumon comme sermon en carême ont leur saison.</p> <p>1. Le cerf et la truite ont même saison.</p> <p>5. Jeune chair et vieux poisson.</p> <p>5. Vieille chair fait de bon bouillon.</p> <p>4. Ton valet ne le soûle (rassasie) pas de pain, il ne demandera point de fromage.</p> <p>4. Celui qui n'a point de pain plus qu'il ne lui en faut, qu'il ne nourrisse point de chien.</p> <p>4. Saucisse que le chat emporte est mangée.</p> <p>4. Qui veut faire un mauvais repas doit manger du lièvre rôti.</p> <p>4. Chevreau d'un mois, agneau de trois.</p> <p>1. Toutes les viandes sont bonnes pour celui qui a de l'exercice, et mauvaises pour qui n'en a point.</p> <p>1. Mauvais cœur et bon estomac.</p> <p>4. A pain de quinze jours faim de trois semaines.</p> <p>1. L'appétit est aussitôt ouvert que les yeux.</p> <p>1. A bon appétit peu de mets demeurent.</p> | <p>1. Il n'est sauce que d'appétit.</p> <p>1. Qui n'a appétit qu'il le laisse venir.</p> <p>5. Si le pain courait comme font les lièvres, plusieurs mourraient de faim.</p> <p>2. Il faudrait ouvrir longtemps la bouche avant qu'un pigeon rôti y tombe.</p> <p>5. Tout ce qui est blanc n'est pas farine.</p> <p>5. Bon pain et bon vin aident à passer le chemin.</p> <p>1. Long comme un jour sans pain.</p> <p>4 et 5. A bonne faim il n'y a point de mauvais pain.</p> <p>5. La faim ne trouve point le pain noir.</p> <p>5. C'est grande peine d'avoir du pain et de n'avoir point de dents.</p> <p>4. Si nous avons eu de l'argent pour avoir du pain, de la chair et des oignons, notre voisine nous aurait prêté sa marmite.</p> <p>5. Le ventre ne se rassasie point de paroles.</p> <p>4. Je sais bien ce que je dis quand je demande du pain.</p> <p>1. Si tu te trouves sans chapon, contente-toi de pain et d'oignon.</p> <p>1. Il n'est d'horloger plus juste que le ventre.</p> <p>5. L'estomac à jeun ne méprise aucune viande.</p> <p>5. La faim est la meilleure sauce.</p> <p>5. La faim change les fèves en amandes.</p> <p>1. Ventre affamé n'a point d'oreilles.</p> <p>1. Double jeûne, double morceaux.</p> <p>1. Boudier contre son ventre.</p> |
|--|--|

(A CONTINUER.)

LE PERE TRANQUILLE.

PAR CHARLES AMEAU.

(Suite.)

Vous me répondrez peut-être que ces gens-là ont eu de la chance.

Avoir de la chance, mon cher ami, c'est travailler ; c'est gagner ce que l'on obtient.

Aux yeux du vulgaire, qui ne travaille que mollement et qui dépense sans s'en apercevoir la majeure partie des jours, les hommes qui réussissent passent pour "avoir de la chance." La sottise humaine est grande, sachez-le.

—Vous ne me direz toujours pas que le père Tranquille est un être "chanceux" dans le sens populaire du mot. Il a tout juste de quoi vivre, et jamais il n'a rempli de fonctions publiques.

—Nous y sommes ! C'est par ce côté que je le trouve le plus admirable : il n'a jamais voulu consentir à laisser la vie privée, parce qu'il sent combien peu les hommes d'aujourd'hui sont portés à regarder le mérite, le travail, l'étude, les connaissances acquises, comme une valeur réelle dont la nation doit être fière et qu'elle devrait exploiter à son profit. Aller se mêler d'affaires publiques, et se voir dépasser à tout moment par des "bons à rien" ne sourit pas aux gens de sa trempe. Si mon pays a besoin de moi, qu'il le montre, disent-ils ; s'il aime à se gouverner par l'entremise des médiocrités, nous n'avons rien à y voir.

Le père Tranquille a tellement employé sa jeunesse qu'à vingt-cinq ans il avait déjà, comme notaire, une clientèle assez nombreuse et qu'il s'était formé un fond de connaissances étendues, en matière de politique, de droit public et d'économie politique, tiré des ouvrages les plus célèbres dans ces branches. Autour de lui, ses camarades fumaient la pipe, couraient les danses du village, inventaient des pique-niques et des parties de plaisir à "bouche que veux-tu ?"—en attendant la clientèle, et sans s'occuper de pousser leurs études au delà du mince bagage que nous laisse le collège. Déjà, à cette époque, on prenait l'habitude d'aller consulter Norbert, car on savait qu'il était homme de bons conseils, mais personne ne se mettait en peine de se demander où et comment il avait acquis les renseignements qu'il répandait autour de lui. Très-volontiers, ces naïfs mettaient le tout sur le compte du talent—car, pour eux, avoir du talent c'est être né avec des études toutes faites. Je vous ai déjà dit que la sottise humaine est grande ; on en voit ici une preuve nouvelle.

Lorsque, à trente ans, Norbert eut conquis l'une des plus fortes clientèles des environs, et fut en état d'acheter plusieurs terrains dans un quartier qui annonçait devoir prendre bientôt une importance notable, personne ne manifesta le moindre étonnement—on se disait : c'est un garçon qui a de la chance et qui est doué d'un talent rare—voyez

comme il est savant—et comme il ne s'est point créé d'ennemis.

Un sage aurait pu répondre à cela : "S'il fait de bonnes affaires, c'est parce qu'il ne flâne pas ; s'il est plus instruit que la plupart de ceux qui le connaissent, ce n'est point à cause de son talent, mais parce qu'il travaille et cherche à s'instruire ; s'il ne s'est fait aucun ennemi, c'est parce qu'il ne s'est pas jeté, jeune, pauvre et ignorant, dans les luttes publiques, à l'instar de nombre de ses anciens camarades de collège. Avant de chercher à briller, il a voulu se procurer ce qui est durable : la science,—et une aisance qui le rend indépendant. Quand il voudra se mêler aux hommes publics, on s'apercevra qu'il en est peu de ceux-ci qui soient à sa taille—et, si l'on veut, il pourra montrer du doigt les imprévoyants, les flâneurs, les jeunes gens qui vivaient d'espérance, et qui tous, un par un, sont tombés de degré en degré, au niveau de la misère."

A quarante ans, le père Tranquille avait sous les pieds assez de biens pour être libre de tout souci de ce côté. Il menait la vie la moins bruyante du monde, on l'appelait déjà le père Tranquille. Sa maison était le rendez-vous de quatre ou cinq jeunes gens qui y allaient converser avec lui du sujet de leurs études habituelles. Vous reconnaissez dans ces jeunes gens une trempe étrangère à la masse des compagnons de leur âge. Ils étaient attirés chez le père Tranquille par le besoin qu'ils éprouvaient de fuir la banalité et le vide immense des conversations ordinaires du monde. Un homme clairvoyant aurait pu dès ce moment leur prédire qu'un jour ils seraient les premiers citoyens de leur ville. A la marque du travail, on reconnaît ceux qui sont destinés à fournir une belle carrière. Le père Tranquille avait été seul de son temps, mais il se délectait à la pensée que bientôt la voie qu'il avait suivie serait parcourue par une demi douzaine de personnes de bonne volonté et que n'étant plus isolés comme il l'avait été, lui, au milieu de la foule, ils marcheraient en se donnant la main et mettraient au service public des intelligences façonnées par l'étude et l'amour du pays, car s'il est une passion qui domine toutes les autres au fond de son cœur, c'est le patriotisme.

Le patriotisme du père Tranquille n'était pas un vain mot. Il savait se rendre utile à son pays, sans emprunter l'appareil des orateurs populaires, sans prodiguer sa personne en plein vent et sans se faire complimenter dans les gazettes par des amis dressés à ce faire.

Mais il arrivait toujours à propos pour donner un conseil et prévenir quelque sottise. Les enseignements qu'il tirait de ses études et de son fond naturel de sens-commun, le rendaient précieux. Combien de fois n'a-t-il pas été, l'instigateur d'une mesure

dont la gloriole a servi aux ambitieux de notre petite ville!

Notre petite ville,—c'est l'expression consacrée. Nous partons de là pour nous excuser d'être petits en tout, et partout. Je me rappelle avoir entendu le père Tranquille se fâcher rudement à ce propos. La patrie par excellence, disait-il, c'est le sol que nous foulons tous les jours, c'est le lieu de notre naissance, c'est le coin de terre que nous connaissons mieux que tous les autres, c'est le village, la ville ou la circonscription territoriale qui renferme notre famille, nos parents, nos amis, nos affections du jeune âge,—c'est, en un mot, l'endroit de la grande patrie canadienne que nous voudrions le plus voir prospérer, compter le plus de gens de bien, d'honorer et soutenir l'honneur du pays! Plus le sentiment patriotique est concentré sur un point du territoire, plus il a d'intensité, de profondeur, de force, de ressources.

—Il me semble, lui fis-je observer, que l'on n'en-seigne point cette doctrine aujourd'hui.

—Vous dites vrai, malheureusement. On a tort. Pour avoir cherché à donner plus d'espace au patriotisme on lui a fait perdre de vue le clocher du village. Il s'étend partout, il n'est nulle part; il s'amoindrit; il va disparaissant,—oui, j'ose dire cela, il disparaît de son endroit propre, et la grande patrie n'en profite pas davantage. Il a perdu en profondeur à mesure qu'il s'est développé en surface;—aussi, comme un liquide chassé du vase qui le contenait il ne restera plus de lui qu'une mince couche, avant longtemps.

—Songez-vous que, si vous disiez cela tout haut, les censeurs ne vous manqueraient pas?

—Je le sais bien. On m'a déjà dit: "Vous rétrécissez le patriotisme, vous lui donnez pour théâtre un cercle sans importance; cela était bon jadis, mais pas à présent. Les distances, qui formaient des obstacles sérieux, sont pour ainsi dire supprimées; rien n'empêche plus l'expansion des sentiments communs; nous sommes plus Canadiens parce que nous nous occupons plus qu'autrefois de la patrie de tous les Canadiens, pourtant nous sommes aussi bons Gaspésiens que bons Montréalais et bons Sorelois." Je doute fort, messieurs, leur ai-je répondu, je doute fort que vous soyez aussi "bons petits citoyens" que vos pères le furent. Quand je vous entendez dire, "notre petite ville" cela me donne à réfléchir;—il me paraît que vous procédez par esprit de comparaison et que connaissant qu'il existe des "grandes villes," vous n'êtes pas éloignés de mépriser un peu la vôtre, qui est petite. Placé à ce point de vue, quelles sottises un homme ne peut-il pas commettre... tout en se croyant patriote! Ah! je crains qu'avant longtemps le sens du patriotisme ne soit complètement faussé dans les esprits. Prenons garde de perdre en qualité ce que nous gagnons en quantité! L'amour de la patrie n'est jamais si fort dans un peuple, ni si effectif que lorsque chaque tribu, groupe ou ville de la nation en fait l'objet de son culte particulier.

Et comme je lui faisais observer qu'il avait l'air de vouloir nous ramener de plusieurs siècles en arrière, il reprit:

—Vous ne me comprenez donc pas! Laissons aux entreprises si vastes de notre époque le soin de

relier des points de la carte séparés par des centaines et des milliers de lieues; que l'on annexe, que l'on agrège, que l'on agglomère tant qu'on le voudra des races plus ou moins faites pour se comprendre et que l'on en compose des empires gigantesques,—c'est l'affaire de l'ambition humaine, et cela n'est pas défendu en certain cas,—mais, nous Canadiens-français, gardons-nous d'égarer nos affections intimes gardons-nous de les éparpiller sur cette étendue. Qui trop embrasse, mal étirent; c'est surtout vrai si l'on applique cet axiome à notre race transplantée sur le continent d'Amérique. Concentrons-nous,—nous resterons forts et nous suivrons les desseins de la Providence sur notre peuple. Dans ce terrible mouvement appelé le « progrès moderne » nous ne devons entrer qu'avec précaution, parce que nous pourrions y perdre tout ce qui, dans le passé et dans le présent, nous tient au cœur. Ne refusons pas cependant notre concours aux choses d'aujourd'hui: elle ne sont pas mauvaises en soi,—mais tâchons conserver par dessus tout nos sympathies à la terre paternelle, au village, à la ville qui nous a vu naître, comme je le disais tout à l'heure. Replions nous sur nous-mêmes, et, sans mettre d'entrave à cette expansion des forces et des ressources matérielles du Canada en général, restons patriotes chez nous, dans notre contrée, dans notre logis. Nous n'en serons que de meilleurs Canadiens.

Un jour qu'il était venu de Québec un jeune historien et que nous nous entretenions avec lui, le père Tranquille répéta ce que je viens d'écrire et poussa une pointe sur le terrain de l'histoire. « Rien n'est plus beau que notre passé, dit-il, rien n'est plus vénérable. Apprenons à le connaître. Qu'il nous fournisse des exemples chaque jour de notre vie, dans toutes les circonstances de la vie publique. Événements petits ou grands, ce qu'il renferme est pour nous instructif, indispensable. Étudions-le; allons jusques aux détails; il en restera quelque chose dont notre patriotisme tirera parti. Quand tous les Canadiens qui savent lire connaîtront l'histoire des premiers temps de la colonie et que les gens illettrés en auront appris les événements principaux d'une manière sommaire, le peuple Canadien se plaira à s'en rappeler les souvenirs glorieux,—un peu comme des vieillards qui aiment à rattacher à un passé éloigné les préoccupations et les incidents de l'heure présente. Il n'est pas jusqu'au moindre site, au plus humble monument du temps passé qui, dès lorsque nous pouvons y attacher une date, un nom, un souvenir historique, n'ait son importance et ne nous retienne fixé au sol et aux idées de la patrie.

Le père Tranquille défend chaleureusement ses opinions, c'est pourquoi je me suis laissé emporter un peu en répétant ce qu'il m'a dit tant de fois.

(La fin au prochain numéro.)



DESCRIPTION MÉTHODIQUE DES
ZOOPHYTES INFUSOIRES CANADIENS

PAR LE

DR. J. A. CREVIER, Professeur de Médecine et d'Histoire Naturelle ; Membre
du Congrès Scientifique Américain, No. 44 Rue Bonsecours, Montréal.

(Continué de la page 94 de l'Album No. 6, Vol. 2.)

2. *Bacterium chaînette.*

Bacterium catenula, Dujar : Animalcules filiformes, cylindriques, longs de 0,053, à 0,004, épais de 0,0004 à 0,0005. Toutes les mesures, en parlant des Infusoires, sont données en décimales de millimètre, souvent assemblés par 3, 4 ou 5 à la suite l'un de l'autre par suite de division spontanée, en chaînettes dont la longueur atteint, 0,02. Ces animalcules se rencontrent dans les matières animales en putrefaction, dans les déjections des malades atteints de Fièvres Typhoïdes, et, dans cette maladie communiquée aux Lapins au moyen de l'inoculation.

3. *Bacterium point* *Bacterium punctum*. Ehr : Animalcules de forme ovoïde-allongé, incolores, longs de 0,0052 épais de 0,0017, à mouvement lent, vacillant, souvent assemblés par deux.

Ils se développent dans diverses infusions de substances animales. Dans les animaux morts à la suite de l'inoculation de substances putréfiées se trouve un *Bacterium punctum*, large de 0,0016, et long 0,004 à 0,002.

4. *Bactérium articulé*. *Bacterium triloculare*, Ehr.

Corps formés d'un certain nombre d'articles, pourvus à la partie antérieure d'une trompe vibratile, ayant le tiers de la longueur du corps, long de 0,0112 à 0,0056 ; épais de 0,002 à 0,005. C'est un des premiers êtres qui se forment dans les infusions putrides.

5. *Bactérium de la pourriture*, *Bactérium putredinis*. Davaine.

Ce vibronien paraît différer spécifiquement des Bactéries qui se produisent dans les matières animales en décomposition. Il se présente sous trois formes : 1o. En corpuscules amorphes, infiniment petits et innombrables, constituant un tourbillon mouvant dont la plupart des individus se perdent aux limites de la vision ; 2o. En filaments minces, courts, droits, quelquefois divisés en deux, atteignant au plus, 0,005 de longueur, doués de mouvements semblables à ceux du *Bactérium termo* : 3o. En filaments, généralement plus longs et dont quelques uns atteignent jusqu'à 0,03 de longueur, semblables pour le reste aux précédents qui les accompagnent toujours plus ou moins.

6. *Bactérium granl.* *Bacterium Capitatum*,

Davaine.

Animalcules filiformes, rigides, terminés par une extrémité renflée, à mouvements vifs, non ondulatoires, longs de 0,01 à 0,15. Ils perdent leurs mou-

vements à une température de 55° Cent. Ils se rencontrent dans les infusions putrides.

2e Genre. *Vibron* *Vibrio*, Müller et Ehrenberg. Corps filiformes plus ou moins distinctement articulés par suite d'une division spontanée imparfaite, susceptibles d'un mouvement ondulatoire comme un serpent.

1e *Vibron linéole*. *Vibrio lineola*. Müller.

Animalcules diaphanes, cylindriques, un peu renflés au milieu, deux à trois fois plus longs que larges.

Longs de 0,0033, épais de 0,0013 à 0,0003, assemblés par deux ou trois en une ligne très mince, un peu flexueuse, longue de 0,007 à 0,01, et présentant seulement deux ou trois inflexions.

On peut obtenir facilement cet infusoire, en faisant une infusion de chair avec de l'oxalate d'ammoniaque.

Ce vibron ressemble beaucoup au *Bacterium termo*.

2e. *Vibron tremblant*. *Vibrio tremulans*, Ehr.

Diffère trop peu du *Vibron linéole*, pour qu'on puisse le regarder comme formant un autre type spécifique.

3e. *Vibron rugule*. *Vibrio rugula*. Müller.

Animalcules diaphanes, en fils alternativement droits ou flexueux à 5-8 inflexions, se mouvant avec vivacité en ondulant ou en serpentant.

Longs 0,008 à 0,013 (non déployés) épaisseur 0,0007 à 0,0008.

Ce *Vibron* se rencontre dans les évacuations des personnes atteintes de diarrhée accompagnée de coliques. On peut se les procurer, au moyen d'une infusion de mouches, ou colle de farine de blé, ou autres céréales.

4e. *Vibron prolifique*. *Vibrio prolifer*, Ehr.

Sous ce nom M. Ehrenberg indique une espèce qui, suivant cet auteur, diffère du *Vibron rugule* par son épaisseur d'un quart ou d'un tiers plus considérable, par son mouvement flexueux plus lent, et par ses articulations plus visibles.

5. *Vibron serpent*. *Vibrio serpens*. Muller.

Corps très-allongé, filiforme, ondule, suivant une direction le plus souvent rectiligne, ayant 10 à 15 inflexions à angle obtus. Longueur, 0,023 à 0,026, épaisseur, 0,0007. Fréquent dans les infusions animales putrides. Il ressemble à une ligne très-longue relativement à son épaisseur, serpentant, à inflexions égales et lâches.

6. *Vibron baguette*. *Vibrio bacillus*. Muller.

Corps transparent, filiforme, rectiligne, égal, à articulations fort longues, n'ayant que des mouvements d'inflexion peu sensibles, pendant qu'il s'avance

lentement dans le liquide et indifféremment en avant ou en arrière; paraissant souvent brisé à chaque articulation. Longueur d'un seul article 0,003 à 0,008, longueur totale jusqu'à 0,033, épaisseur de 0,0007 à 0,010. Cette espèce se rencontre avec d'autres infusoires dans la matière blanche pulpeuse qui s'amasse entre les dents qui sont mal entretenues. Les vieilles infusions végétales, en autres celles de foin en produisent beaucoup.

7. *Vibrion lactique*. Pasteur. Articles presque globuleux, très-courts, un peu renflés aux extrémités longueur d'un seul article 0,0016; d'une série, 0,05 environ.

On le rencontre dans le lait altéré.

8. *Vibrion jaunâtre*, *Vibrio synxanthus*. Ehr : Corps cylindrique, peu flexueux, formé de corpuscules dépassant rarement le nombre de cinq; — longueur de chaque corpuscule, 0,00073, à 0,00109. On le trouve dans le lait de vache altéré, auquel il donne une coloration jaune *aureum*.

9. *Vibrion bleuâtre*, *Vibrio syncyanus*, Ehr : Analogue au précédents. Dans le lait de vache aigri, auquel il donne une coloration bleue.

10. *Vibrion butyrique*, Pasteur. Il se présente sous forme de baguettes cylindriques, arrondies à leurs extrémités, ordinairement droites, isolées ou réunies par chaînes de deux, de trois, de quatre articles, et quelque fois même davantage. Leur

épaisseur est de 0,002 en moyenne; la longueur des articles isolés varie de 0,002 jusqu'à 0,015 ou 0,02. On le rencontre dans le beurre aigri, ainsi que dans le petit lait, sous les mêmes conditions.

11. *Vibrion douteux*. *Vibris ambiguus*, Du-jardin, composé d'articles filiformes raides comme ceux du vibrion baguette, mais beaucoup plus gros, diamètre 0,002, longueur 0,02; atténués par quatre, cinq ou davantage. Ces vibrions simples ou bifides se meuvent de la même manière que les vibrions baguettes.

On se procure ces vibrioniens en faisant une infusion de chair mêlée d'acide oxalique.

12. *Vibrion subtile*. *Vibrio subtiles*. Ehrenberg. Il est formé de baguettes transparentes, allongées, très-déliées, droites, évidemment composées d'articles globuleux, et nageant au moyen de vibrations très-faibles des articles; les quelles vibrations ne changent pas la forme droite des baguettes. L'épaisseur est de 0,00112, et la longueur de 0,062. On le trouve dans les eaux croupissantes décomposées.

Ces deux dernières espèces ne doivent pas être considérées comme des zoophytes, mais plutôt comme des Protophytes appartenant à la classe des Algues.

(A CONTINUER.)

NOUVELLES DIVERSES.

Ceci est pour empoisonner la joie de ceux de nos lecteurs trop portés à admirer les treilles de leur jardin.

Le plus grand pied de vigne qui soit au monde se trouve près de Santa-Barbara, en Californie. Le tronc de cet arbre a près de quatre pieds de circonférence à sa base, et conserve la même grosseur jusqu'à la hauteur de huit pieds. A ce point, la vigne se divise en plusieurs branches qui couvrent une surface de 4,000 pieds carrés. L'année dernière elle a produit douze mille livres de raisin. On estime qu'elle est âgée de trente cinq à cinquante ans. Elle est la propriété d'une vieille femme espagnole.

Je croyais que la Cogne seule se permettait ces excès de végétation..... Enfin!

SENSATIONS QU'ON ÉPROUVE EN RECEVANT UNE BALLE.—Nous copions l'extrait suivant du récit du major J. Edmond Maillet, de Washington, Canadien, qui faisait partie du corps des zouaves français pendant la guerre civile américaine, et qui, à la demande du Dr. Geo. A. Otis, occupé actuellement à préparer une histoire chirurgicale de la guerre, rend ainsi compte des blessures qu'il reçut à la bataille de Cold Harbor, Virginie, où une balle lui traversa le corps pendant qu'il faisait une charge à la baïonnette :

En recevant la balle, il me sembla voir des étincelles et des toiles d'araignée parsemées de gouttes

de rosée luisantes sur le soleil, et entendre comme le mugissement monotone d'une chute. Je sentis mes dents s'entrechoquer, mon sang se précipiter vers mes yeux, mes oreilles, mon nez et aux extrémités de mes doigts et de mes orteils. J'éprouvais ces sensations à l'instant même où je m'efforçais de rester debout, et que, ne le pouvant, je tombais la face contre terre. En tombant, je sentis comme un coup soudain et violent sur la nuque du cou, et aussitôt je perdis complètement connaissance.

La construction du ballon gigantesque avec lequel le Professeur Wise doit tenter de traverser l'Atlantique fait des progrès rapides.

Il entrera, dans sa construction, 4,316 verges d'étoffe. Le tissu est une toile crue, épaisse et serrée. Le haut du ballon sera doublé, jusqu'à une distance de 50 pieds du sommet, avec 150 verges de même matière, et un troisième double, sera encore ajouté, pour lequel il devra être employé 250 verges d'étoffe. Ce renfort de la partie supérieure du ballon est rendu nécessaire par la pression de bas en haut exercée par le gaz, laquelle égale deux livres par pouce carré. Le travail de la couture est exécuté par une vingtaine de filles sous la direction d'une nièce du Professeur Wise, qui a plus d'expérience dans la construction des ballons qu'aucune autre femme dans le monde, ayant fait des ballons

pour son oncle pendant vingt ans. Le montant total du travail à l'aiguille qui entrera dans le présent ballon, est de 102 coutures, multipliées par 172 pieds. longueur de chaque couture, savoir 17,544, ou environ huit milles.

On lit dans le *Phare des Lacs* du 19 juillet :

“ Tandis que les habitants du Nord chantent à l'envi les bienfaits de la république, les habitants du Sud continuent à gémir sous la tyrannie qu'elle fait peser sur eux. Cette tyrannie est telle que, suivant une correspondance de la Nouvelle-Orléans, les Louisianais, désespérant d'obtenir du gouvernement de Washington l'allégement du despotisme qui les écrase ont l'intention de se prévaloir des stipulations contenues dans le traité de cession de la Louisiane passé entre Napoléon 1er et Thomas Jefferson, garantissant que les habitants ne seraient jamais privés de leur liberté, et de demander, en conséquence, l'intervention de la France en leur faveur.” La France républicaine est en position d'intervenir en faveur de personne, et le bruit que nous venons de rapporter n'est pas sérieux ; mais c'est un symptôme, et ce qui est sérieux, c'est l'état misérable auquel le despotisme républicain a réduit la Nouvelle-Orléans et la Louisiane. Le sénateur Booth, de cette Etat trace le tableau suivant de la métropole du Sud :

“ Les obligations de l'Etat sont à 30 et celle de la ville à environ 60. Les affaires sont tombées si bas, à la Nouvelle-Orléans, qu'il y a aujourd'hui en cette plus de dix mille logements, magasins, fabriques, entrepôts inoccupés. Huit mille ouvrier blancs ont quitté la Nouvelle-Orléans depuis quelques mois. Il ne se fait point de construction, et les travaux de réparation sont insignifiants. En un mot, point d'entreprises, point de commerce, rien, si ce n'est des taxes, des poursuites, des saisies et des plaintes désespérées.”

On construit en ce moment, en Ecosse, un pont colossal, le plus grand qu'on est élevé jusqu'ici.

Les côtes d'Ecosse sont découpées par des baies profondes, des embouchures de rivières que l'on appelle *Firths*. Dundee, ville manufacturière de 120,000 habitants et port de mer important, est située sur la rive nord du Firth of Tay. Les charbons du comté de Fife ne peuvent y arriver que par un transbordement ou en chemin de fer, par un long détour vers l'ouest. Les communications avec Edimbourg et l'Angleterre sont allongées de 30 à 40 kilomètres par ce bras de mer. On remédie en ce moment à cette difficulté de transit par la construction d'un pont de 3,096 mètres de long qui réunira les deux rives du Firth of Tay à quelques centaines de mètres en amont de Dundee.

Il est en pente de deux millimètres et demi par mètres d'un côté, et de 42 millimètres par mètre de l'autre côté, en sorte que le point le plus élevé est à 26 mètres au-dessus des plus hautes eaux.

A l'une des extrémités, sur 600 mètres de long, le pont décrit une courbe de près de 90 degrés, afin de se raccorder au chemin de fer tracé sur le littoral.

Il entrera dans la construction 6,200 tonnes de fer, 2,550 mètres cubes de maçonnerie de briques, 8,000 mètres cubes de charpente. Les entrepre-

neurs ont pris les travaux à forfait pour la somme de 5,425,000 francs. Ils comptent avoir terminé en 1874.

« C'était à Ionia (Michigan), le 14 courant, anniversaire de la proclamation d'indépendance des E. U. A trois heures et demie de l'après-midi, M. Lamontagne, un canadien, prenait place dans la nacelle d'un ballon—non un ballon de soie comme on les fait d'ordinaire,—mais un ballon de papier, une espèce de montgolfière, et s'élevait rapidement aux acclamations de plus de 10,000 spectateurs. Mais l'aérostat ne s'était guère élevé plus d'une centaine de pieds que l'on remarqua une irrégularité singulière dans ses mouvements et une grande agitation de la part de l'aéronaute, lequel se tenait cramponné aux cordes d'attache de la nacelle, essayant évidemment de les arranger. Et le ballon continuait à monter avec rapidité, mais non uniformément ; il était ballotté comme un navire battu par les vagues.

« Tous les yeux étaient fixés sur M. Lamontagne et tous les cœurs étaient oppressés par le pressentiment d'une catastrophe imminente. Un silence de mort régnait dans cette foule, naguère si bruyante, de plus de 10,000 personnes. A la hauteur d'un demi-mille environ, le ballon resta quelques secondes immobile, puis il reprit impétueusement son essor, mais sans la nacelle... Elle s'était détachée et redescendait avec une vitesse vertigineuse, l'aéronaute accroché aux cordes. On le vit d'abord la tête en bas, puis dans une position horizontale faire des efforts désespérés pour se servir de la nacelle comme d'un parachute, en la retournant sans dessus dessous. Mais il ne put y parvenir. Epuisé sans doute, il lâcha les cordages, et quelques secondes après il tombait sur le sol, les pieds premiers.

« On se précipita à lui mais on ne ramassa qu'une sorte de bouillie de chair et de sang. A l'endroit de la chute un trou de six pouces de profondeur avait été fait dans la terre. Les restes méconnaissables du professeur ont été relevés et placés dans un square voisin où les milliers de personnes les ont visités. Cet horrible accident a mis fin aux réjouissances du 4 juillet. La soirée de ce jour si joyeusement commencé s'est écoulée dans une morne tristesse, sans fusées ni feux d'artifices. On eût dit que la population entière d'Ionia venait d'être frappée par une calamité publique. Le lendemain, les lambeaux sanglant du corps de M. Lamontagne ont été expédiés par chemin de fer à Brooklyn (Michigan) où il avait son domicile. »

UN MEURTRE HORRIBLE.—Le 14 du courant, à Lindsay, Ontario, un charpentier du nom de David Nesbitt, se rendit chez M. Hopwood, pour y voir une jeune demoiselle qui se trouvait là. Il lui demanda d'aller à Peterboro avec lui, mais elle refusa en lui disant qu'il ferait mieux d'aller prendre soin de sa pauvre femme et de son enfant. Là-dessus, il tira un pistolet de sa poche, et fit feu sur elle. Elle se mit à crier et courut vers la porte, où Nesbitt l'atteignit de nouveau et lui envoya une balle dans le cœur. Elle tomba morte sur le seuil. Le meurtrier s'enfuit, mais on le rejoignit bientôt à l'hôtel, où il fut arrêté : L'excitation a été grande dans la ville, et peu s'en est fallu qu'on ne pendît le meurtrier selon la loi sommaire de Lynch.

DE LA PHYSIOGNOMONIE.

(Suite.)

On préfère les Nègres d'Angola à ceux du Cap-Vert pour la force du corps, mais les derniers n'ont pas une odeur aussi mauvaise, à beaucoup près que les premiers, et ils ont aussi la peau plus belle et plus noire, le corps mieux fait, les traits du visage moins durs, le naturel plus doux et la taille plus avantageuse. Les Sénégalais sont de tous les Nègres, les mieux faits, les plus aisés à discipliner et les plus propres au service domestique. Les Nagos sont les plus humains, les Mondongos les plus cruels, les Mines les plus résolus, les plus capricieux et les plus sujets à se désespérer. Les Nègres de Guinée ont l'esprit extrêmement borné ; il y en a même plusieurs qui paraissent être tout à fait stupides, mais ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment, un bon cœur et le germe de toutes les vertus.

Les Hottentots ne sont pas de vrais Nègres, mais des hommes qui, dans la race noire, commencent à se rapprocher du blanc, comme les Maures, dans la race blanche, commencent à se rapprocher du noir. Ces Hottentots sont au reste des espèces de Sauvages. Ils ont tous le nez fort plat et fort large, les lèvres fort grosses, surtout la supérieure, les dents fort blanches, les sourcils épais, la tête grosse, le corps maigre, les membres menus.

Les Sauvages du Canada, et de toute la profondeur des terres jusqu'aux Assiniboïnes, sont assez grands, robustes, forts et assez bien faits ; ils ont tous les cheveux et les yeux noirs, les dents très-blanches, le teint basané, peu de barbe, et point ou presque point de poil en aucune partie du corps ; ils sont durs et infatigables à la marche, très-légers à la course ; ils supportent aussi aisément la faim que les plus grands excès de nourriture. Ils sont hardis, courageux, fiers, graves et modérés ; enfin, ils ressemblent si fort aux Tartares orientaux, par la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, par le peu de barbe et de poil, et aussi par le naturel et les mœurs, qu'on les croirait issus de cette nation, si on ne les regardait pas comme séparés les uns des autres par une vaste mer ; ils sont aussi sous la même latitude, ce qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur, sur la figure et même aussi sur le caractère, l'esprit et les mœurs des hommes.

Les Américains sont surtout remarquables en ce que les sourcils manquent à un grand nombre et la barbe à tous. Toutefois, il faut rappeler ici ce que nous avons dit plus haut, que les Chinois et les Tartares ne sont pas absolument imberbes, car il leur croît à la lèvre supérieure, vers l'âge de trente ans, une moustache en pinceau, et quelques épis au bas du menton. Outre les Esquimaux, qui diffèrent par

le port, la forme, les traits et les mœurs des autres Sauvages du nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Alkansans, qui ont la taille haute, les traits bien dessinés, sans le moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre et la chevelure fine et blonde, tandis que les peuples qui les environnent sont d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux noirs et les cheveux couleur d'ébène, d'un poil extrêmement gros et rigide. Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée, mais, quoique trapus, ils sont assez bien faits. Il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits : d'autres qui sont sourds, imbéciles, aveugles, muets, et d'autres auxquels il manque quelque membre en naissant. Ce sont apparemment les travaux excessifs imposés par la barbarie des Espagnols qui produisent au Pérou tant d'hommes défectueux. À juger du goût et de la fureur des Américains pour se contrefaire et se défigurer, on croirait qu'ils sont tous mécontents des proportions de leur corps et de leurs membres. Il n'est pas un seul peuple dans cette quatrième partie du monde, qui n'ait adopté la coutume de changer, par artifice, ou la forme des lèvres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, et de lui imprimer une figure extraordinaire.

Les Mogols et les autres peuples de la presqu'île de l'Inde ressemblent assez aux Européens par la taille et par les traits, mais ils en diffèrent plus ou moins par la couleur. Les Mogols sont olivâtres, quoique, en langue indienne, *mogol* veuille dire *blanc*. Les femmes y sont extrêmement propres et elles se baignent très-souvent ; elles sont de couleur olivâtres comme les hommes, et elles ont les jambes et les cuisses fort longues et le corps assez court, ce qui est le contraire des femmes européennes.

Si nous examinons les peuples qui habitent sous un climat plus tempéré, nous trouverons que ceux des provinces septentrionales du Mogol et de la Perse : les Arméniens, les Turcs, les Géorgiens, les Mingréliens, les Circassiens, les Grecs, et tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs et les mieux faits de toute la terre, et que, quoiqu'il y ait fort loin de Cachemire en Espagne, ou de la Circassie à la France, il ne laisse pas d'y avoir une singulière ressemblance entre ces peuples si éloignés les uns des autres, mais situés à une égale distance de l'équateur. Le sang de Géorgie est encore plus beau que celui de Cachemire. On ne voit pas un laid visage dans ce pays, et la nature a répandu sur la plupart des femmes des grâces qui n'existent pas ailleurs. Elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées de la ceinture, et elles ont une charmante figure. Les hommes sont aussi fort beaux. Ils ont naturellement de l'esprit,

et ils seraient capables des sciences et des arts, mais leur mauvaise éducation les rend très-ignorants et très-vicieux, et il n'y a peut être aucune contrée au monde où le libertinage et l'ivrognerie soient à un si haut degré qu'en Géorgie. Mais, malgré tous leurs vices, les Géorgiens se montrent civils, humains, graves et modérés; ils ne se mettent que très-rarement en colère, quoiqu'ils soient ennemis irréconciliables lorsqu'ils ont conçu de la haine contre quelqu'un. Les Mingréliens sont aussi beaux et aussi bien faits que les Géorgiens ou les Circassiens, et il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule et même race d'hommes.

Les Turcs sont des hommes robustes et assez bien construits; il est même assez rare de trouver parmi eux des bossus et des boiteux. Les femmes sont ordinairement belles, bien faites et sans défauts. Elles sont fort blanches, parce qu'elles sortent peu, et, quand elles sortent, elles sont toujours voilées.

Les habitants de la Judée ressemblent aux autres Turcs; seulement ils sont plus bruns que ceux de Constantinople ou des côtes de la mer Noire, comme les Arabes sont aussi plus bruns que les Syriens, parce qu'ils sont plus méridionaux.

Il en est de même des Grecs; ceux de la partie septentrionale de la Grèce sont très-blancs, ceux des îles ou des provinces méridionales, bruns. Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les Corses, les Sardes et les Espagnols, étant situés à peu près sous le même parallèle, sont assez semblables pour le teint. Tous ces peuples sont plus basanés que les Français, les Anglais, les Allemands, les Polonais, les Moldaves, les Circassiens et tous les autres habitants du nord de l'Europe jusqu'à la Laponie, où, comme nous l'avons fait observer, on trouve une autre espèce d'hommes.

Les Espagnols sont maigres et assez petits. Ils ont la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées, mais leur teint est jaune et basané. Les petits enfants naissent fort blancs et sont fort beaux; et, en grandissant, leur teint change d'une manière surprenante, l'air les jaunit et le soleil les brûle; aussi est-il aisé de reconnaître un Espagnol de toutes les autres nations européennes.

N'est-il pas singulier que les Juifs portent sur eux, dans les quatre parties du Monde, le caractère de l'Orient, leur patrie commune, c'est-à-dire la chevelure courte, noire, crépue, le teint brun, le menton pointu et les lèvres grosses à la ligne centrale fortement dessinée? Leur langage précipité, leur allure vive et brève paraissent provenir de la même source.

Parmi tant de peuples divers qui sont soumis au sceptre russe, en laissant de côté les habitants de la vaste Sibérie, et n'examinant que les Russes proprement dits, qui s'étendent depuis les frontières de la Finlande, de l'Esthonie et de la Livonie jusqu'aux confins de l'Asie, ce qui frappe le plus dans cette nation au premier abord c'est sa force étonnante. Elle s'annonce par une large poitrine et un cou colossal qui rappelle celui de l'Hercule Farnèse. La chevelure et la barbe sont noires, épaisses et rudes; les yeux enfoncés et noirs comme du jais; le front étroit se termine près du nez par une courbure. Quelquefois la bouche est fine, mais plus souvent

grossière, largement fendue et bordée de grosses lèvres. Chez les femmes, les os solides de leurs joues, leurs tempes rentrantes, leur nez camus joignant un front recourbé, n'offrent guère les traits d'une beauté idéale. A un certain âge, les deux sexes prennent aisément de l'embonpoint. Leur vertu prolifique passe toute croyance.

Les Ukranéens, dont sont formés la plupart des régiments de Cosaques, diffèrent presque autant des autres Russes que les Juifs des chrétiens. Ils ont ordinairement des nez aquilins; ils sont bien faits, sensuels, paisibles et assez industrieux. Cela provient de ce que depuis bien des siècles, ils vivent en société, soumis à un gouvernement régulier, et adonnés à l'agriculture dans un pays très-fertile, sous un ciel à peu près aussi tempéré que celui de la France. Indépendamment de leur forte constitution, ces peuples montrent une grande adresse dans les exercices du corps et beaucoup de finesse d'esprit. C'est du vilain contre du plomb quand on les compare à nos gens du vulgaire, et l'on ne conçoit pas que nos ancêtres aient pu les appeler stupides!

L'Allemand est honteux de ne pas tout savoir; l'idée d'être pris pour un ignorant l'effraye, et pourtant sa retenue lui donne souvent l'air d'un homme borné. Il se montre fier d'un jugement solide et de mœurs pures. Il est excellent soldat, et le plus érudit peut-être de toute l'Europe. Il est inventeur, mais il s'en targue si peu que les étrangers se sont attribués l'honneur de ses découvertes pendant des siècles sans qu'il s'en soit douté. Sa figure ne fait pas de loin l'effet d'une peinture à fresque, elle demande à être étudiée de près. Sa bonhomie et sa bienveillance sont souvent voilées sous un air morose, et il faut beaucoup d'attention pour saisir la diversité de ses traits. Difficile à émouvoir, il ne parle guère de lui-même que le verre en main. Rarement il connaît son propre mérite, et il est tout surpris quand on lui en trouve. La candeur, l'amour du travail et la discrétion forment les trois colonnes de son caractère. L'esprit n'est pas son affaire, mais il se nourrit de sentiment. Le beau moral est le vernis dont il veut que brillent toutes les œuvres d'art; de là son extrême indulgence pour tant de monstres qui portent ce masque. Son génie épique et lyrique suit une route solitaire, dans laquelle il se laisse égarer par des fantômes gigantesques, et difficilement guider par des apparitions lumineuses. Modéré dans la jouissance des biens de cette vie, il a peu de penchant à la sensualité, et il fuit les excès. D'un autre côté, il est toujours roide, compassé et moins sociable que ses voisins.

Parmi toutes les nations, le Français est sanguin par excellence. Bon, léger, avantageux et ingénu il conserve une heureuse gaieté jusque dans la vieillesse la plus avancée. Toujours prêt à saisir le plaisir, il est l'homme de société le plus parfait. Il se permet bien des licences, mais il en permet autant aux autres, pourvu qu'ils se reconnaissent étrangers, et lui laissent l'honneur d'être Français. Sa démarche est dansante, son langage sans accent, son oreille sans justesse. Son imagination poursuit les détails des objets avec la rapidité d'une pendule à secondes, mais elle produit rarement ces coups forts et distincts, capables de réveiller l'attention d'une nation. L'esprit est son apanage. Sa figure ouverte annonce,

de prime abord, mille choses aimables. Il ne sait point se taire. Sa bouche est-elle fermée, ses yeux et les muscles de son visage parlent encore ; aussi sa loquacité est-elle parfois étourdissante ; mais sa bonté naturelle voile tous ses défauts. Quelque distinguée que soit sa figure, elle est difficile à décrire, car aucune nation n'a si peu de traits marqués et tant de mobilité. Le Français sait tout exprimer par sa physionomie et par son geste, et il ne peut rien déguiser.

L'Anglais a la démarche droite, et quand il se tient debout, il est d'une roideur immobile. Avec des nerfs vigoureux, il résiste aux exercices violents. Ce qui le distingue spécialement des autres peuples, ce sont les muscles arrondis et égaux de son visage. Dans le silence et le repos, sa physionomie ne révèle pas l'esprit et les capacités qu'il possède à un degré éminent. Son œil se tait et ne cherche pas à plaire ; son caractère est simple comme son costume. Il ne ruse point, mais se tient sur ses gardes, il n'y a qu'un sot qui puisse tenter de le duper.

Trop brave pour chercher querelle, il ne se possède plus dès qu'il est irrité. Comme il ne se soucie pas de paraître différent de ce qu'il est, il déteste les prétentions de ceux de ses voisins qui se parent d'avantages qu'ils ne possèdent point. Jaloux de son existence privée, il s'inquiète peu de l'opinion publique, quitte à passer pour original. Son imagination ressemble au feu de la houille ; sans jeter ni flamme ni éclat, elle produit une chaleur durable. L'Anglais a une patience opiniâtre dans les inventions. Invariable dans ses principes, c'est cette persévérance qui a créé et soutenu son esprit national, les lois de son gouvernement ; développé son commerce, son industrie et sa puissance maritime. Sa probité le rend observateur religieux de sa parole. Il n'est pas libertin par goût, mais il affiche quelquefois la théorie du vice.

(A CONTINUER.)

PETITES AFFICHES.

Une dame anglaise désirerait entrer dans une maison où il y eût un ou deux enfants, pour leur montrer sa langue.

A vendre, cinquante bouteilles d'excellent vin de Bordeaux.....vides.

M. Frivolet, marchand de nouveautés, prévient les amateurs qu'il continue toujours de vendre, à moitié perte, comme par le passé, toutes les marchandises de son magasin, afin de gagner la confiance du public, c'est le seul bénéfice sur lequel il fonde ses espérances de fortune.

Une jeune personne ayant reçu une bonne éducation, sachant lire, écrire, la géographie, l'histoire, la musique, la danse, les premiers éléments de mathématiques, désirerait entrer dans une maison comme il faut, pour faire la cuisine et repasser.

VARIÉTÉS.

Un avare qui venait d'entendre un magnifique sermon sur l'aumône s'écria en sortant :

—Ça donne envie de demander.

Les Gascons et les Basques sont toujours rivaux. Deux d'entre eux se rencontrent dernièrement à Paris, ils parlent de l'avenir, et le Basque se flatte de parvenir plus vite que le Gascon à une position plus élevée en lui disant :—Tu connais le proverbe de notre pays, il faut sept Gascons pour faire un Basque.

Eh ! mon bon, répliqua le Gascon, ici quelle différence, il faut déjà deux basques rien que pour faire l'habit du Gascon.

Dialogue entre deux ivrognes.

—Vois-tu, Jérôme, il n'y a rien de bon pour la soif comme un verre de vin.

—Moi, j'aime mieux du saucisson à l'ail.

—Du saucisson à l'ail...meilleur pour la soif ?

—Mais oui ! puisque ça l'entretient.

LE COIN DES CURIEUX.

D. Quelle est la lettre que les enfants gourmands aiment le plus ?

R. C'est la *laiterie* (la lettre I).

D. Quelle est la note de musique qui enflamme le plus les amateurs ?

R. C'est le *réchaud* (réchaud).

D. Pourquoi les rats fuient-ils les bords de la rivière ?

R. Parce qu'ils entendent crier *les rameurs* (les rats meurent !).

D. Pourquoi l'anglais est-il l'homme le plus cruel ?

R. Parce qu'il se glorifie *d'étrangler* (d'être anglais).

Quelle différence entre un vicaire âgé et une vieille citerne ?

Il n'y en a pas, car tous deux demandent à être curés.